

SORTIR DE L'OMBRE PAR LES PIERRES. ARCHITECTURE ET MÉMOIRE DANS *LA SAISON DE L'OMBRE* DE LÉONORA MIANO ET *LES SOLEILS DES INDÉPENDANCES* D'AHMADOU KOUROUMA

Andercia Slone ONGNEGUE ONDOMBO
 Ecole doctorale L.A.I.C- Université Omar Bongo
andercia.slone@gmail.com

Résumé:

L'Architecture, dans les littératures africaines, représente bien plus qu'un simple décor. Elle devient un vecteur de mémoire, de critique et d'affirmation identitaire. Bien que souvent méconnu, le patrimoine architectural africain trouve une visibilité symbolique puissante dans de nombreuses œuvres contemporaines. Dès lors, une question centrale émerge : comment les écrivains africains exploitent-ils l'espace bâti dans leurs œuvres pour interroger les liens entre mémoire collective, pouvoir politique et identité culturelle? Cette communication explore comment certains auteurs africains, à travers des œuvres comme *La Saison de l'ombre* de Léonora Miano et *Les Soleils des Indépendances* d'Ahmadou Kourouma, utilisent les vestiges, les cases détruites ou les structures disparues pour symboliser les traumatismes historiques de l'Afrique. A travers une analyse sociopoétique et anthropologique de l'espace, cette communication examinera les façons dont la littérature met en lumière l'art architectural. Elle démontre comment, à travers la fiction, la littérature africaine émerge de l'ombre, révélant non seulement ses écrivains et ses peuples, mais également ses formes artistiques et symboliques souvent négligées.

Mots-clés : Architecture, Mémoire, Identité, Pouvoir, Littérature africaine.

COMING OUT OF THE SHADOW BY THE STONES. ARCHITECTURE AND MEMORY IN *LA SAISON DE L'OMBRE* BY LÉONORA MIANO AND *LES SOLEILS DES INDÉPENDANCES* BY AHMADOU KOUROUMA

Abstract :

Architecture in African literature represents much more than just a backdrop. It becomes a vector of memory, a tool for critique and denunciation, and sometimes an affirmation of identity. Although often overlooked, African architectural heritage finds powerful symbolic visibility in many contemporary works. Thus, a central question arises : how do African writers exploit built space in their works to interrogate the connections between collective memory, political power, and cultural identity ? This paper explores how some African authors, through works like *La Saison de l'ombre* by Leonora Miano and *Les Soleils des Indépendances* by Ahmadou Kourouma, use ruins, destroyed huts, or vanished structures to symbolize Africa's fundamental traumas. Through a sociopoetic and anthropological analysis of space, this paper will examine how literature highlights architectural art. It will demonstrate how, through fiction, African literature emerges from the shadows, revealing not only its writers and peoples but also its often-neglected artistic and symbolic forms.

Keywords : Architecture, Memory, Identity, Power, African literature.

Introduction

Dans un monde postcolonial marqué par les blessures de l'histoire, la littérature apparaît comme un espace privilégié de recomposition des mémoires collectives, en particulier dans les contextes africains où la parole, la trace matérielle et le silence dialoguent avec complexité. A cet égard, les oeuvres de Léonora Miano et d'Ahmadou Kourouma, *La Saison de l'ombre* (2013) et *Les Soleils des Indépendances* (1970), respectivement offrent un terrain fertile pour interroger la manière dont l'architecture, entendue à la fois comme réalité bâtie, métaphore narrative et archive symbolique, s'articule avec la mémoire des peuples africains. Les « pierres » du titre que nous nous proposons d'explorer ne sont donc pas uniquement les éléments inertes du bâti (murs, cases, palais ou ruines) mais aussi des marqueurs sensibles porteurs d'une densité historique et affective. Elles sont, pour ainsi dire, les sédiments d'un passé souvent enfoui, que la fiction fait remonter à la surface. Dans ces deux romans, les pierres disent ce que les voix ne peuvent plus toujours exprimer : elles portent les stigmates de la violence (traite, colonisation, guerres fratricides), mais elles tracent aussi les chemins d'une possible résilience. Comme le rappelle Halbwichs (1950), « c'est dans la société que l'homme acquiert ses souvenirs, qu'il se les rappelle, qu'il les reconnaît et les localise » (p. 38). Le lien entre espace et mémoire, analysé notamment par Pierre Nora (1984), éclaire cette dimension. « Les lieux de mémoire sont d'abord restés des restes. La forme extrême où subsiste une conscience commémorative » (Nora, 1984, p. 17).

Ce travail se propose d'analyser comment l'architecture, en tant qu'objet textuel et culturel, permet de « sortir de l'ombre », selon la belle formule du titre, c'est-à-dire de redonner une présence à des figures, des récits, des histoires que l'histoire officielle a souvent relégués aux marges. La notion d'« ombre » renvoie ici tout autant à l'effacement, à l'oubli, à la relégation, qu'à la zone obscure du trauma collectif. Mais face à cette obscurité, les pierres, qu'elles soient dressées ou écroulées, incarnent une forme de matérialité persistante : elles résistent au temps, conservent, attestent.

Chez Kourouma, la logique est différente, mais tout aussi éloquente : *Les Soleils des Indépendances* nous plonge dans une société désarticulée par les effets de la colonisation puis par des désillusions post-indépendance. Le personnage de Fama, dernier descendant d'une lignée aristocratique malinké, est confronté à un monde où les symboles d'autorité, et les lieux qui leur étaient associés perdent leur valeur symbolique. Le palais du pouvoir, les maisons familiales, les tombes ancestrales ne sont plus que des vestiges ou des objets de profanation. Le langage architectural devient alors celui de la chute, de la dissonance entre mémoire ancienne et réalités nouvelles. Les pierres n'abritent plus, elles exposent l'effritement.

Dans une perspective méthodologique croisée, ce travail mobilise à la fois la sociopoétique, qui s'intéresse à la manière dont les formes littéraires prennent en charge les représentations sociales (Viala & Reboul, 1993), et l'anthropologie littéraire, attentive aux ancrages culturels des récits et aux modalités par lesquelles les textes réactualisent des savoirs anthropologiques, rituels ou spatiaux (Warnier, 1999 ; Erny, 2002). Par le biais de la sociopoétique, on analysera comment les récits produisent un imaginaire architectural lié à la mémoire collective. Elle permet de décortiquer la manière dont les romans de Léonora Miano et d'Ahmadou Kourouma construisent une vision architecturale. Les cases, les tombes et les palais deviennent de vrais symboles sociaux.

Tandis que l’anthropologie littéraire permet de penser les formes de rémanence culturelle, par exemple à travers les rites funéraires, les types d’habitat, les pratiques de sépulture, dans les deux romans étudiés. Appliquée aux œuvres de notre corpus, cette approche met en lumière comment l’architecture se transforme en une mémoire vivante, une mémoire qui peut dévoiler les ruptures, mais aussi les continuités culturelles. Cette double approche permettra ainsi de dépasser la lecture purement symbolique de l’espace pour interroger ce que révèlent les formes architecturales des communautés humaines elles-mêmes : leurs croyances, leurs fractures, leurs continuités.

Avant de plonger plus en détail dans notre analyse, il est essentiel de souligner les recherches précédentes qui ont jalonné cette réflexion. De nombreux chercheurs ont exploré les relations entre l’espace, la mémoire et la littérature dans les contextes postcoloniaux africains. Ainsi, nous pouvons mentionner quelques travaux. L’article “Archives matérielles, traces mémorielles et littératures des Afriques. Introduction” (Elara Bertho, Cecile Van Den Avenne, Catherine Mazauric, 2021), examine comment les auteurs africains d’aujourd’hui utilisent l’écriture pour pallier les manques des archives coloniales et postcoloniales. Dans “Mémoire et littérature: la trace et le souvenir de la traite des Noirs dans La Trace: Agouzou femme esclave de Monique Arien-Carrère ” (2023), Aubain Pemangoyi Leyika montre comment la fiction s’appuie sur des documents historiques, des micro-récits et des toponymes pour créer une mémoire vivante et émotive du passé traumatique. Enfin, dans l’article “L’invention de la littérature orale: les épopées de l’espace soudano-sahéliens”(1991) dans la Revue Études littéraires, Mamadou Diouf souligne les défis épistémologiques associés à la définition et à la transmission de l’épopée traditionnelle africaine. Ce corpus de recherches met en lumière la complexité des relations entre mémoire, espace et écriture, tout en soulignant l’importance d’explorer, à partir des œuvres littéraires, comment l’architecture sert à la fois de témoignage du traumatisme et de moyen de réinvention symbolique.

L’architecture, dans ces textes, est tout sauf décorative : elle devient mémoire incorporée, palimpseste, scène de refondation ou de dépossession. Elle porte le deuil des lignées disparues, mais aussi la promesse d’un récit alternatif. Dans un monde globalisé où les traces matérielles tendent souvent à être remplacées par la virtualité ou la standardisation, la réinscription littéraire des pierres apparaît comme un acte de résistance. C’est pourquoi ce travail s’attache à lire ces romans non seulement comme des récits de fiction, mais comme des lieux de mémoire à part entière, dans lesquels les formes architecturales, qu’elles soient absentes, ruinées ou rêvées, donnent accès à des vérités sociales, culturelles et historiques fondamentales. En analysant cette tension entre ombre et pierre, entre silence et construction, entre effacement et inscription, nous verrons comment Miano et Kourouma élaborent une poétique de la mémoire qui passe par l’espace, et comment la littérature, par ce biais, devient elle-même une architecture du souvenir.

1. L’architecture comme empreinte du traumatisme: traces, absences, ruines

Avant d’être l’objet d’une réappropriation poétique ou d’un projet de reconstruction symbolique, l’architecture apparaît, dans les deux romans étudiés, comme la première surface atteinte par le choc historique. Elle est ce que l’on voit immédiatement après la violence, ce qui porte les premières cicatrices. Parce qu’elle incarne la matérialité du

monde vécu: maisons, tombes, palais, villages, elle devient une zone de lisibilité du traumatisme. La case brûlée, la tombe oubliée, le palais déserté : autant de formes architecturales qui, loin d'être anecdotiques, traduisent une perte plus profonde, celle du lien social, du cadre symbolique, voire de l'horizon de sens. L'architecture ne renvoie donc pas seulement ici à un simple style ou à une typologie spatiale, mais à une trame invisible qui lie ensemble les mémoires, les corps, les gestes et les générations.

C'est dans cette perspective que nous abordons dans un premier temps la façon dont *La Saison de l'ombre* de Léonora Miano et *Les Soleils des Indépendances* d'Ahmadou Kourouma mettent en scène, à travers leurs dispositifs narratifs, des espaces blessés, lacunaires ou profanés. Ces formes de dégradation ne relèvent pas d'un simple effet de décor, mais bien d'une structuration profonde du récit autour de l'effondrement spatial. La sociopoétique permet ici de montrer comment les figures du vide architectural participent à l'élaboration d'un imaginaire de la perte, tandis que l'anthropologie littéraire révèle que la disparition ou la ruine du bâti engage aussi la mémoire rituelle, les formes de sacralisation du territoire et les structures de filiation. Ce chapitre s'attachera donc à analyser la matérialité traumatique des lieux, ceux qui ne sont plus, ceux qui ne tiennent plus, afin de comprendre comment les romans africains postcoloniaux donnent corps à l'absence, et comment les pierres, dans leur mutisme, se font les témoins silencieux mais tenaces de l'histoire collective.

1.1. La disparition de l'espace habité : incendies et effondrement du lien communautaire chez Miano

Dans les littératures africaines contemporaines, l'architecture occupe une place à la fois politique et existentielle, bien plus profonde qu'il n'y paraît au premier abord. Elle ne relève pas du simple décor, bien au contraire elle est le symptôme d'un rapport au monde, le reflet d'une communauté, et souvent, dans les contextes post-traumatiques, l'empreinte d'une perte. Chez Léonora Miano comme chez Ahmadou Kourouma, l'espace bâti apparaît non seulement comme le réceptacle de l'histoire, mais aussi comme son interface sensible, là où les fractures sociales et les violences historiques se donnent à voir. Cette présence ou absence des formes architecturales devient ainsi l'un des points d'ancrage de la mémoire collective. Dans un contexte de destruction physique, sociale ou symbolique, le bâti devient la première victime tangible du trauma. Il en résulte une cartographie du manque, du silence et de la désorientation, que seule la fiction semble capable de restituer pleinement.

Dans *La Saison de l'ombre*, tout commence par une destruction : « Les cases n'ont pas toutes été rebâties après le grand incendie. » (L. Miano, 2013, p. 6). Cette phrase simple, presque sèche, ouvre le roman sur une sensation de perte immédiate. Dès les premières pages du roman de Léonora Miano, le village des mulongo est frappé par une catastrophe mystérieuse : l'incendie de plusieurs cases et la disparition des jeunes fils. « Les cases n'ont pas toutes été rebâties après le grand incendie. Regroupées dans une habitation distante des autres, elles combattent de leur mieux le chagrin. » (L. Miano, 2013, p.6). L'incendie de plusieurs cases dans le village Muétatalé n'est pas seulement une tragédie matérielle ; il est le déclencheur d'une désintégration du lien communautaire : « elle inspecte une à une les cases. Toutes sont désertes. C'est le cœur battant que la matrone découvre, à mesure qu'elle avance, un territoire vidé de sa population. Çà et là, les totems

familiaux et ustensiles renversés témoignent d'une fureur qui s'est abattue sur le village. » (L. Miano, 2013, p.131). Dans une société fondée sur la transmission orale et la mémoire incarnée, la disparition de l'espace domestique a des conséquences vertigineuses : c'est la généalogie qu'on perd, c'est la filiation qui se brouille, ce sont les repères rituels qui se dissolvent. L'espace architectural n'a pas ici pour seule fonction d'abriter : il est structurant de l'ordre symbolique. La case, lieu d'accueil des ancêtres, de la parole, de la cuisine, du secret et du deuil, fonctionne comme matrice du social (Erny, 2002). En la brûlant, ce sont des pans entiers de la mémoire collective qui s'effondrent. Miano ne cherche pas à reconstituer historiquement l'événement de l'esclavage, mais à en restituer la sidération anthropologique, la perte d'une architecture du quotidien et des gestes. Ce vide matériel engendre un vide symbolique, et c'est à travers ce double effondrement que s'ouvre la narration : « Les flammes se propageaient d'un toit à l'autre à la vitesse de l'éclair. » (L. Miano, 2013, p.40)

1.2. De la grandeur ruinée à l'effacement des repères : la chute des symboles architecturaux chez Kourouma

Chez Kourouma, l'absence n'est pas inaugurale, mais progressive. *Les Soleils des Indépendances* brosse le tableau d'une société malinké désorientée face aux bouleversements politiques post-indépendance. Le héros, Fama Doumbouya, dernier descendant d'une lignée aristocratique autrefois glorieuse, revient dans son village natal pour constater, impuissant, que les lieux qui autrefois étaient porteurs d'autorité tels que la concession familiale, la grande mosquée, les palais du pouvoir, sont désormais vidés de leur charge symbolique. Pour signifier l'ampleur de la disparition et de la désillusion, le narrateur recourt à une formulation radicale et sarcastique : « Du Togobala de son enfance, du Togobala qu'il avait dans le cœur il ne restait même plus la dernière pestilence du dernier pet ». (A. Kourouma, 1970, p.60). L'espace architectural, loin de servir de refuge ou de mémoire, devient le théâtre d'un désenchantement. L'architecture ancienne, qui véhiculait la grandeur passée, est désormais mosquée, abandonnée ou pervertie : « Huit cases debout, debout seulement, avec des murs fendillés du toit au sol. La grande case commune, où était mis à l'attache les chevaux, ne se souvenait même plus de l'odeur du pissat. » (Kourouma, 1970, p.61). Dans un passage célèbre, Fama découvre que les tombes de ses ancêtres sont devenues inaccessibles ou ont été négligées. « Mais où sont-ils, les morts ? » (A. Kourouma, 1970, p. 92). Ici, la ruine ne renvoie pas à la mémoire persistante, mais à l'anéantissement pur. Le bâti, autrefois médiateur entre les vivants et les morts, ne transmet plus rien. Il est désormais le symbole d'un effondrement du pacte social et d'un pouvoir qui a perdu ses fondements.

1.3. La ruine comme archive muette : une poétique du silence et du non-lieu

À travers ces exemples, on comprend que l'absence d'architecture ou sa ruine ne sont nullement anecdotiques: elles signalent une crise des modèles de filiation, la perte des repères culturels. En cela, elles s'inscrivent dans une anthropologie du traumatisme. Comme l'a montré Paul Ricoeur (2000), la mémoire blessée ne peut se dire qu'à travers des figures indirectes : « La mémoire blessée appelle des récits, des symboles et des figures qui seuls permettent de dire indirectement l'indicible » (p. 85), des objets transitionnels : ici, les pierres détruites, les tombes profanées, les cases effacées. Les textes de Miano et de Kourouma s'emploient ainsi à cartographier ce qu'on pourrait

appeler des “paysages du manque”. Derrida (1995) parle à ce propos d'un « trouble de l'archive [qui] est d'abord un trouble de l'avenir » (p. 36). Il ne s'agit plus de paysages naturels, mais d'espaces marqués par le silence des pierres, par le vide du lieu. L'architecture devient l'archive muette d'une histoire que les mots seuls ne peuvent suffire à dire. Ces lieux ne parlent que par leur silence, mais un silence lourd, opaque, insistant, que la littérature vient interroger.

Dans cette optique, la ruine revêt une fonction ambivalente. Chez Miano, elle est le point de départ d'une enquête mémorielle : que s'est-il passé ? Où sont partis les fils ? Pourquoi le feu ? Le roman prend alors la forme d'une tentative de reconstitution, où chaque fragment architectural, même les cendres, devient une pièce du puzzle historique. À l'inverse, chez Kourouma, la ruine apparaît comme définitive. Le monde ancien est mort, et les nouvelles constructions n'ont plus d'âme. Les immeubles modernes construits par le pouvoir postcolonial sont souvent évoqués comme des formes absurdes ou illisibles, témoins d'une modernité sans mémoire, d'un présent sans passé. La verticalité des nouveaux bâtiments ne remplace pas l'épaisseur symbolique des cases et des tombeaux.

On pourrait ici convoquer la notion de « non-lieu » théorisée par Marc Augé (1992), pour décrire ces espaces qui ne permettent ni l'inscription, ni la mémoire, ni la relation. Les lieux de Miano et de Kourouma sont hantés par cette tension : ce sont parfois des « lieux de mémoire » (Nora, 1984), mais souvent aussi des « non-lieux », vides de toute charge symbolique. Le bâti est alors un marqueur de l'ambiguïté de l'histoire : il peut faire trace, ou au contraire témoigner de l'effacement. Cette tension entre architecture comme mémoire et architecture comme oubli constitue l'un des ressorts fondamentaux de la narration postcoloniale.

En somme, l'architecture, dans *La Saison de l'ombre* et *Les Soleils des Indépendances*, est profondément marquée par le traumatisme. Elle est soit détruite, soit désacralisée, mais dans tous les cas, elle témoigne de l'instabilité du rapport à l'histoire. En rendant visible l'effondrement ou la rupture, ces pierres, ou leur absence, relèvent à quel point la mémoire a besoin de lieux, combien la culture s'inscrit dans le bâti. Ces romans ne proposent pas seulement des fictions du passé ; ils construisent une réflexion aiguë sur la façon dont les sociétés africaines portent leur histoire dans l'espace, et sur la nécessité de réarticuler la mémoire non seulement par les mots, mais aussi à travers la matière.

2. Reconstruire le lien social par les espaces: entre mémoire partagée et lieux de survivance

Si l'architecture apparaît dans un premier temps comme l'indice visible de la désagrégation sociale et mémorielle, elle constitue aussi, dans une dynamique inverse, le vecteur possible d'une reconstitution du tissu communautaire. Après les ruines et le silence, vient le temps du réinvestissement des lieux : les personnages cherchent à redonner sens à l'espace, à réactiver les formes de vie partagées par le geste ou le rite. Il ne s'agit plus ici d'habiter des pierres mortes, mais de faire revivre des structures symboliques à partir de l'expérience du vide. Ce processus, à la fois narratif et culturel, engage une transformation profonde de la fonction de l'espace architectural : celui-ci devient un médiateur de la mémoire, un socle pour la survie du groupe, et parfois même,

un support d'utopie sociale. Par cette réinscription dans des lieux porteurs de sens: cases, villages, tombes, lieux de passage, les personnages tentent de retisser une continuité là où le trauma avait brisé les lignes.

2.1. La case comme matrice du lien et du féminin chez Miano : transmission, parole et communauté

Dans *La Saison de l'ombre*, la case détruite n'est pas seulement une perte : elle constitue également le point de départ d'une interrogation collective sur la nature du lien, de la filiation et de la parole. Très tôt dans le roman, les femmes prennent le relais de la parole mémorielle, en l'absence des hommes disparus. Ce sont elles qui, à travers leurs discussions, leur mémoire des gestes quotidiens, leurs rituels de deuil ou de soin, réactivent la fonction symbolique de la case, même en ruine. La reconstruction ne passe pas par les murs, mais par la mémoire partagée des gestes : préparer la nourriture, accueillir la voisine, parler des morts comme en témoigne la phrase:

« Alors qu'elles se parlent véritablement pour la première fois depuis le grand incendie, leurs regards osent se tourner vers le village qu'elles s'interdisaient jusque-là de contempler, même de loin. » (L. Miano, 2013, p.23).

Dans le roman de Miano, les femmes ne reconstruisent pas les cases en tant que structures matérielles, mais réparent surtout leur fonction sociale par le langage, les actes et plus encore, par la solidarité. Ainsi, la case devient une matrice : non seulement le lieu de naissance, mais celui d'un possible renouveau du lien. Comme l'écrit Bachelard (1957), « la maison est notre coin du monde. Elle est notre premier univers. Elle est vraiment un cosmos » (p. 24). Dans cette perspective, l'architecture est plus une fonction qu'une forme, et la fiction nous montre comment elle peut renaître à travers des pratiques, sans même être physiquement rebâtie.

2.2. De la ville disloquée au territoire segmenté : stratification spatiale et tensions sociales chez Kourouma

Dans *Les Soleils des Indépendances*, Kourouma dresse un tableau saisissant d'une ville post-indépendance fracturée, où l'espace urbain reflète, voire accentue les inégalités sociales et politiques. La ville moderne, avec ses avenues mal entretenues, ses bâtiments administratifs vides de sens pour le peuple, ses quartiers ségrégués, est aux antipodes du territoire symbolique que Fama connaissait autrefois. Il erre entre les lieux sans pouvoir y inscrire sa mémoire. Le déséquilibre entre la ville et le village, entre le monde des élites et celui des anciens notables déchus, se lit dans l'espace architectural lui-même : « Fama voulut échapper au vertige qui animait chaque chose de la frénésie de la fête. Il se releva, se pencha pour saisir, reconnaître un seul toit, un seul arbre, une seule rue ou un seul pont. Maintenant c'était fini. » (A. Kourouma, 1970, p.104)

Chez Kourouma, la géographie sociale se transforme en cartographie du désenchantement : les anciens lieux d'autorité sont devenus obsolètes, et les nouveaux ne sont pas investis symboliquement. L'architecture y perd sa capacité à fonder du commun, à relier les vivants aux morts, les puissants aux humbles. Cette perte se manifeste à travers la désorientation du personnage : Fama ne trouve plus sa place dans le territoire. Il ne parvient ni à reconstruire son identité dans la ville moderne, ni à réactiver le pouvoir

symbolique du village. L'architecture devient ici le miroir d'une société fragmentée, où les espaces n'assurent plus la médiation sociale qui leur est propre.

2.3. *Espaces liminaires, lieux de passage : entre visible et invisible, mémoire et rite*

Malgré ce contexte de désagrégation, les deux romans laissent entrevoir des lieux autres, des espaces de passage qui résistent à la perte totale. Ce sont les bois, les chemins, les rivières, les tombes, les grottes, des lieux souvent situés à la lisière du visible, à la croisée des mondes. Dans *La Saison de l'ombre*, le déplacement des femmes vers le territoire des peuples voisins (les Gwandans) constitue un moment de bascule, où l'espace devient non plus un lieu de perte, mais d'ouverture : « Des cases spacieuses, dont les formes n'étaient pas circulaires chez elles, et qui n'étaient pas coiffées de feuilles. Le toit de ces constructions-là était en terre. Sur le flanc des murs, à l'extérieur, chaque famille avait peint des frises représentant le totem de la maisonnée, des formes qui énonçaient un message, relataient un événement important. » (L. Miano, 2013, p.28) Le territoire traversé, inconnu, permet de réactiver une mémoire enfouie, en particulier lorsque Yoporeka découvre des rites de commémoration très différents des siens, et pourtant porteurs d'un même respect pour les disparus. Cette relativité des formes d'habiter montre que l'identité peut être reconstruite à partir de nouveaux fondements. La pierre devient alors, non pas un monument figé du passé, mais une matière malléable, apte à traduire une mémoire vive. Les seuils, passages et carrefours décrits par Miano fonctionnent comme des espaces liminaires. Turner l'a montré dès 1969, et Foucault (1984) prolonge cette analyse : « Les hétérotopies sont des espaces réels, dessinés dans l'institution même de la société, qui fonctionnent comme des contre-emplacements » (p. 46). Ces lieux liminaires, ni totalement sacrés, ni profanes deviennent alors les catalyseurs d'une reconstruction possible : la mémoire s'élargit, l'espace s'ouvre.

Chez Kourouma également, certains lieux échappent à la logique du déclin. La forêt, lieu du secret initiatique et des pactes ancestraux, conserve une épaisseur rituelle que même l'histoire récente ne parvient pas à entamer. Lorsque Fama s'y retire, c'est pour retrouver un fragment de ce qui autrefois faisait sens. Ces lieux, que l'on pourrait appeler « espaces de survivance », portent encore une charge mémorielle, bien qu'ils ne soient plus, au quotidien, investis. Ce sont les pierres d'un monde ancien, encore debout, mais que peu savent encore lire. C'est là que la littérature joue un rôle essentiel : elle re-sémantise ces espaces en leur restituant leur densité, leur fonction symbolique, leur potentiel de recomposition. L'architecture n'est plus ici monumentale, mais minimale : quelques pierres, quelques tombes, quelques traces suffisent à ranimer la mémoire.

Dans cette seconde partie, il est apparu que les espaces dans *La Saison de l'ombre* et *Les Soleils des Indépendances* ne sont pas figés dans le statut de ruine. Ils sont aussi des matrices de lien, des médiateurs de mémoire, des lieux de réactivation culturelle. À travers la case, la forêt, la ville fracturée ou les territoires en transition, ces romans montrent que l'architecture, même blessée, peut redevenir féconde. Elle est l'indice d'une mémoire en mouvement, d'un récit en reconstruction, d'une identité qui se recompose à travers les gestes du quotidien, les rites discrets, les passages liminaires. Si les pierres sont parfois tombées, elles ne sont pas muettes : elles attendent d'être relues, réinvesties, habitées autrement.

3. La pierre comme acte d'écriture: poésie de la mémoire et geste de résistance

Après avoir analysé l'effondrement des espaces porteurs de mémoire, puis les tentatives de réactivation symbolique du lien communautaire par l'architecture, une dernière étape s'impose : celle où la pierre elle-même devient écriture, où le geste architectural se fait résistance et recomposition du sens. Dans *La Saison de l'ombre* comme dans *Les Soleils des Indépendances*, les auteurs ne se contentent pas de décrire la perte : ils la travaillent, la réécrivent, la convertissent en puissance narrative. La pierre, l'espace, l'architecture deviennent alors des opérateurs poétiques, et non plus seulement des symptômes d'un effondrement. Ce sont des matériaux de mémoire, mais aussi des formes d'inscription symbolique, de sédimentation du souvenir et d'invention d'un avenir. Cette mutation du bâti en geste d'écriture littéraire interroge à la fois la capacité de la fiction à réparer l'histoire, et le rôle de la littérature comme contre-archive, capable de faire parler les pierres autrement.

3.1. Architectures narratives : la mémoire comme édifice en reconstruction

La littérature africaine postcoloniale se caractérise par un fort investissement de la structure narrative comme espace de remaniement mémoriel. Chez Léonora Miano, ce travail est explicite. *La Saison de l'ombre* est construite comme un édifice polyphonique, où chaque voix, chaque chapitre, chaque strate de la parole collective vient poser une brique dans un bâtiment invisible : celui de la mémoire recomposée. Westphal (2007) rappelle que « la géocritique envisage l'espace non comme décor, mais comme acteur de la fiction » (p. 17). L'analogie entre architecture et écriture est centrale : le texte devient la nouvelle case, la nouvelle tombe, le nouveau sanctuaire. En donnant la parole à plusieurs personnages, notamment féminins, Miano construit une architecture narrative à étages, fondée sur la complémentarité des regards. Le roman devient ainsi un lieu construit, une maison mentale qui recueille les blessures du passé et les transforme en actes de langage.

3.2. La langue comme pierre levée : subversion des normes et réinscription culturelle

Ahmadou Kourouma opère un travail tout aussi puissant sur la langue elle-même. *Les Soleils des Indépendances* ne se contente pas de raconter l'échec des indépendances africaines : il le met en forme dans une langue qui hybride le français académique et les tournures idiomatiques du malinké. Cette stratégie linguistique est une forme d'architecture textuelle : elle bâtit une autre manière de dire le monde, en se réappropriant la langue du colonisateur pour y insérer des structures mentales et symboliques africaines. Comme l'a noté Lise Gauvin (1997), « Engagés dans le jeu des langues, ces écrivains doivent créer leur propre langue d'écriture, et cela dans un contexte culturel multilingue, souvent affecté des signes de la diglossie. » (p.5) Cette « diglossie créatrice » est au cœur des littératures postcoloniales : elle fait du texte une forme de bâtisse hybride, résistante, enracinée. Dans ce sens, chaque phrase de Kourouma est une pierre levée contre l'uniformisation linguistique, une manière de sculpter dans la langue une mémoire singulière. La pierre n'est plus simplement l'objet architectural décrit dans le roman : elle est le matériau même du style, le socle d'une résistance littéraire.

3.3. Poétique des lieux réactivés : créer l'avenir dans les ruines du passé

Enfin, il convient de s'arrêter sur la portée utopique, discrète mais réelle, de ces gestes d'écriture. Si les romans de Miano et Kourouma partent de la désintégration, ils ne s'y arrêtent pas. Ils ouvrent, dans leurs dernières pages, des perspectives vers un « habiter autrement », une manière nouvelle de penser l'espace commun. Chez Miano, la rencontre entre différents peuples africains, chacun porteur de ses rituels et de ses formes d'habitat, laisse entrevoir une possibilité de refondation : non pas par retour à un passé idéalisé, mais par invention d'une mémoire partagée, post-traumatique. La transmission des récits devient alors une forme d'édification symbolique : les enfants n'ont pas de murs à habiter, mais ils ont des histoires. Et celles-ci sont déjà des murs symboliques, des pierres levées contre l'oubli.

Chez Kourouma, le geste est plus tragique, mais non sans espoir. Si Fama ne parvient pas à faire revivre son pouvoir ancien, c'est parce que celui-ci est devenu obsolète ; mais son errance a valeur de témoignage. Elle inscrit dans le paysage romanesque une voix qui refuse de se taire, qui cherche à nommer, même maladroitement, les formes du vide. Cette voix elle-même devient une pierre dans la mémoire collective, un éclat de langage posé sur les ruines. Ainsi, *Les Soleils des Indépendances* devient un texte-pierre : irrégulier, dur, rugueux, mais inaltérable.

Dans cette dernière partie, l'architecture cesse d'être simplement représentée : elle devient constitutive du projet littéraire lui-même. Les auteurs s'en emparent comme d'un outil symbolique, une manière d'inscrire dans la matière du texte les fractures, mais aussi les possibles de leurs sociétés. En ce sens, les pierres dont il est question dans ces romans ne sont ni tout à fait mortes, ni tout à fait muettes : elles sont vivantes de l'écriture qui les traverse, habitées par une parole qui ne cesse de circuler entre ruines, cases, tombes et récits. La littérature devient alors elle-même un acte d'architecture, une forme de résistance poétique et politique, où chaque mot, chaque rythme, chaque silence est une manière de rebâtir.

Conclusion

Au terme de ce parcours entre ruines et reconstructions, entre silences et réinscriptions, il apparaît que l'architecture n'est pas un simple arrière-plan narratif dans les œuvres de Léonora Miano et d'Ahmadou Kourouma : elle est au contraire une force structurante de la mémoire et de la narration, une métaphore sensible du lien social, une poétique de l'histoire collective en tension. Si les deux romans partent de la dévastation (incendie dans *La Saison de l'ombre*, effondrement politique et symbolique dans *Les Soleils des Indépendances*), ils ne s'enferment pas dans le constat du désastre. Au contraire, ils explorent, chacun à sa manière, des gestes de réappropriation, de recomposition, de survivance. Les pierres tombées ne sont pas oubliées ; elles sont observées, méditées, réinvesties, tantôt par la parole des femmes, tantôt par le déracinement du héros errant, tantôt par la force même de l'écriture. La confrontation des deux romans révèle deux trajectoires opposées : l'une (Miano) envisage la mémoire comme processus évolutif inscrit dans une architecture en mouvement, l'autre (Kourouma) perçoit la mémoire comme figée dans une architecture ruinée. Ces perspectives résonnent avec les problématiques contemporaines liées à la patrimonialisation, à la reconstruction post-

conflit ou encore aux politiques mémorielles. En Afrique subsaharienne, la reconstruction du lieu de mémoire, qu'il s'agisse des anciens forts d'esclaves ou des palais royaux, interroge le rapport entre mémoire douloureuse et fierté identitaire. Aujourd'hui, face aux destructions de guerre, aux déplacements forcés et à l'urbanisation anarchique, la question de comment habiter la mémoire reste cruciale. Les œuvres de Miano et Kourouma nous invite à penser l'architecture, non pas seulement comme un acte de construction physique, mais comme une manière d'écrire l'histoire sur la pierre, de rendre visible les blessures et peut-être de les guérir.

L'approche croisée de la sociopoétique et de l'anthropologie littéraire a permis de faire émerger l'architecture comme un foyer complexe d'interprétation : à la fois trace du traumatisme et lieu de sa réparation, symptôme de la déliaison sociale et possible ferment d'un avenir. L'espace bâti, la case, la concession, la ville, la tombe, incarne des tensions fondamentales : entre visible et invisible, sacré et profane, ancestral et contemporain, colonisé et décolonial. Chez Miano, les femmes deviennent les architectes d'une mémoire féminine et plurielle, reconstruisant du lien là où les murs ont brûlé. Chez Kourouma, le personnage de Fama, figé dans une gloire passée, incarne la difficulté de bâtir un monde où les repères s'effondrent. Mais dans les deux cas, la littérature assume le rôle de nouveau fondement : à travers le rythme, la langue, la structure narrative, elle prend la relève des pierres, elle érige des édifices de sens là où l'histoire a laissé des failles.

On comprend alors que « sortir de l'ombre par les pierres » n'est pas une simple image. C'est un projet poétique et politique : donner aux ruines une voix, transformer la perte en lieu de pensée, faire du bâti un lieu d'inscription mémorielle. Cette sortie de l'ombre passe par une double opération : l'ancrage dans les traces du passé (les vestiges, les absences, les silences) et l'élan vers un futur habitable, où l'on pourrait enfin réconcilier l'histoire et la parole, la blessure et la narration, la matière et le vivant. Tant chez Miano que chez Kourouma, l'architecture joue un rôle crucial dans la représentation de la mémoire collective. Qu'elle soit absente, ruinée ou à reconstruire, elle matérialise les fractures de l'histoire et la nécessité d'un travail de mémoire. Les pierres, qu'elles soient réelles ou symboliques, incarnent une résistance à l'oubli et une volonté de réancrage. Comme le note Assmann (1992), « la mémoire culturelle se transmet à travers des symboles stables et durables : textes, rites, monuments, qui garantissent une identité au-delà des générations » (p. 30). Et, pour reprendre la formule d'Hampâté Bâ (1960), « en Afrique, quand un vieillard meurt, c'est une bibliothèque qui brûle ». L'architecture littéraire de Miano et de Kourouma tente précisément de sauver ces bibliothèques de l'oubli. Sortir de l'ombre et faire briller l'Afrique, c'est retrouver une architecture qui fasse sens, c'est-à-dire une structure dans laquelle le passé puisse être transmis, le présent habité et le futur envisagé. Sortir de l'ombre par l'architecture, c'est reprendre possession du sol, du ciel et du récit. Sortir de l'ombre par les pierres, c'est peut-être cela : retrouver dans la matière brute une puissance de renaissance. Chez Miano comme chez Kourouma, les personnages ne construisent pas seulement des lieux physiques ; ils réapprennent à habiter symboliquement le monde. L'écriture devient ainsi une forme d'architecture immatérielle, un art de faire tenir ensemble les éclats d'une mémoire disloquée.

En définitive, ces deux œuvres montrent que les pierres, même tombées, peuvent encore parler. Il suffit pour cela d'en faire le lieu d'un récit, d'un rituel, d'une poétique. Par-là, Miano et Kourouma nous rappellent que la littérature est peut-être la plus féconde des



architectures : celle qui, sans ciment ni murs, permet d'abriter les mémoires, de relier les vivants aux morts, et de dessiner les plans d'un monde à venir.

Bibliographie

Assmann, J. (1992). *Das kulturelle Gedächtnis: Schrift, Erinnerung und politische Identität in frühen Hochkulturen*. Munich : C.H. Beck. [Trad. fr. *La mémoire culturelle*. Paris : Aubier, 2010].,p.30

Augé, M. (1992). *Non-lieux. Introduction à une anthropologie de la surmodernité*. Paris : Seuil.

Bachelard, G. (1957). *La poétique de l'espace*. Paris : PUF, p.24.

Bertho, E., Van den Avenne, C., & Mazauric, C. (2017). Archives matérielles, traces mémorielles et littératures des Afriques. Introduction. *Fabula/Les colloques. Archives matérielles, traces mémorielles et littérature des Afriques* (dir. Bertho, Mazauric & Van den Avenne). En ligne : <http://www.fabula.org/colloques/document7112.php> (consulté le 30 août 2025).

Derrida, J. (1995). *Mal d'archive : Une impression freudienne*. Paris : Galilée, p.36.

Diouf, M. (1991). L'invention de la littérature orale : les épopées de l'espace soudano-sahélien. *Études littéraires*, 24(2), 29-39.

Foucault, M. (1984). Des espaces autres. In *Dits et écrits*, vol. 4 (pp. 752-762). Paris : Gallimard, p.46.

Gauvin, L. (1997). *Langagement. L'écrivain et la langue en Afrique francophone*. Montréal : Le Préambule, p.5.

Hampâté Bâ, A. (1960). Discours au colloque de l'UNESCO sur la tradition orale, Paris. Cité dans Hampâté Bâ, A. (1994). *Amkoullel, l'enfant peul*. Arles : Actes Sud.

Halbwachs, M. (1950). *La mémoire collective*. Paris : PUF, p.38.

Kourouma, A. (1970). *Les Soleils des Indépendances*. Paris : Seuil.



Miano, L. (2013). *La Saison de l'ombre*. Paris : Grasset.

Nora, P. (1984). *Les lieux de mémoire* (3 tomes). Paris : Gallimard, p.17.

Pemangoyi Leyika, A. (2023). Mémoire et littérature. La trace mémorielle et le souvenir de la traite des Noirs dans « La Trace : Agouzou femme esclave » de Monique Arien-Carrère. *Convergences francophones*, 8(1), 44-54.

Ricœur, P. (2000). *La mémoire, l'histoire, l'oubli*. Paris : Seuil, p.85.

Viala, A., & Reboul, J. (1993). *La sociopoétique*. Paris : Presses Universitaires de France.

Warnier, J.-P. (1999). *La mondialisation de la culture*. Paris : La Découverte.

Westphal, B. (2007). *La géocritique : Réel, fiction, espace*. Paris : Minuit.